

777<sup>o</sup>

# LE BANQUET DE CAMARADES,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. D'AVRECOUR ET ARVERS.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 43 septembre 1850.



### PERSONNAGES.

VERDELET, propriétaire.....  
 HENRIETTE, sa fille.....  
 BECDELIEVRE.....  
 CAMARADES DE COLLÈGE.. {  
   PAUL MORISSEAU, ouvrier.....  
   RABOURDEN.....  
   PAPILLON, élève de Saint-Cyr.....  
   CORDIER, médecin.....  
 AMBROISE, garçon restaurateur.....  
 CAMARADES DE COLLÈGE DE TOUT AGE.

### ACTEURS.

M. MAUCHANT.....  
 M<sup>lle</sup> MALVINA.....  
 M. LESUEUR.....  
 M. BÉROU.....  
 M. DUPUIS.....  
 M<sup>lle</sup> HENRIETTE.....  
 M. CH. LINGERT.....  
 M. PRISTON.....

La scène est à Paris chez un restaurateur.

Le théâtre représente un salon ordinaire. — Portes à droite et à gauche portant des numéros. Sur le devant une table avec papier, plumes et encre. — Large porte au fond. — A droite table sur laquelle se trouvent une pile d'assiettes et une pile de serviettes.

### SCÈNE I.

VERDELET, HENRIETTE, *entrant par le fond.*

VERDELET. Avancez, ma fille, n'ayez pas peur.

HENRIETTE. Où sommes-nous ici, mon père?

VERDELET. Chez un des premiers restaurateurs de Paris. Propriétaire à Château-Thierry, j'ai profité du chemin de fer pour te faire visiter la capitale et toutes ses curiosités, tous ses monuments.

HENRIETTE. Mais, mon père, en fait de monuments, nous n'avons encore vu que des restaurateurs.

VERDELET. J'avoue que la table est mon faible... en province on n'a que ce plaisir-là. Mais, sois tranquille, je te mènerai voir le ballon de M. Poitevin et la marmite des Invalides. Quant aux concerts, aux spectacles, tu sais que j'ai l'habitude de me coucher de bonne heure; c'est un plaisir que je réserve à ton mari.

HENRIETTE. Comment, mon père, vous tenez toujours à ce mariage?

VERDELET. Si j'y tiens... plus que jamais!

HENRIETTE. Vous avez beau dire, mon père, je ne consentirai jamais à m'appeler madame Becdelièvre.

VERDELET. On s'appelle comme on peut. Mais si son nom chatouille peu agréablement l'oreille, par combien d'avantages ne rachète-t-il pas ce léger inconvénient? Un homme lancé dans la meilleure société, lié avec toutes les célébrités de Paris, toutes les notabilités du monde politique, artistique et financier.

HENRIETTE. Et c'est en vous parlant sans cesse de ses belles connaissances qu'il vous a fait tourner la tête.

VERDELET. Je l'avoue, c'est encore un faible que j'ai; ça fait deux faibles... J'ai toujours désiré connaître les gens célèbres. Moi, qui te

parle, j'ai vu le grand Napoléon, je l'ai vu comme je te vois... que dis-je? il a causé avec moi!... Il traversait Château-Thierry, suivi de quelques aides de camp, et moi, pour le mieux voir, je m'étais posté au beau milieu de la route, où je restais muet et immobile d'admiration, lorsque l'empereur, dont le cheval me touchait presque, me dit avec cette voix d'un homme qui n'était pas habitué à rencontrer d'obstacles: « Prenez donc garde, mon ami! » Un autre aurait dit: « Gare donc, imbécile! » Mais lui, mon ami!... moi! son ami!!... Aussi l'émotion... le saisissement... On m'a emporté chez moi, où j'ai été plus de huit jours à me remettre. Oh! Napoléon!... c'est mon héros! c'est mon Dieu!

### AIR de Turenne.

Dans le palais et sous le chaume  
 Ton nom survit, homme pyramidal:  
 On a bien fait, à la place Vendôme,  
 De t'élever un piédestal:  
 Nous irons voir un jour son piédestal.  
 Je vois, d'en bas, ta gloire qui rayonne  
 Et ne suis pas fier à demi  
 De me dire: « C'est mon ami! »  
 Quand je regarde la Colonne.

HENRIETTE. Mais enfin, mon père, autrefois vous n'aviez pas les mêmes idées, et c'est de votre aveu que j'avais promis à un autre.

VERDELET. Ne le nomme pas! Ne prononce jamais son nom devant moi.

HENRIETTE. Mais en quoi a-t-il pu mériter votre colère?

VERDELET. Comment... en quoi? Lorsque je cherche, par tous les moyens possibles, à m'élever au-dessus de ma condition, lui... Ne m'en parle plus, ne m'en parle jamais!

HENRIETTE, *à part.* Pauvre Paul!

VERDELET, *regardant à sa montre.* Mais l'heure s'avance; je ne vois pas mon gendre. Je lui avais donné rendez-vous ici... *(On entend parler dans la coulisse.)* Le voilà.

NOTA — S'adresser pour la musique à M. Jubin, bibliothécaire et copiste, au théâtre.

YTh.  
321

1850

## SCÈNE II.

LES MÊMES, BECDELIÈVRE.

BECDELIÈVRE, *au fond, à la cantonade.*  
C'est bien, numéro sept; cela suffit; je trouverai bien le cabinet. (*Descendant la scène.*)  
Pardon de m'être fait attendre; j'ai assez couru; je suis tout en eau! Mais ce n'est pas ma faute; j'ai cru que je ne pourrais jamais m'en débarasser.

VERDELET. De qui donc?

BECDELIÈVRE. Eh! du docteur Bianchon!

VERDELET. Comment! ce médecin célèbre...

BECDELIÈVRE. Ne m'en parlez pas! voilà plus d'une heure qu'il me persécute pour aller dîner chez lui. J'avais beau lui dire que j'étais attendu que j'avais donné rendez-vous.

VERDELET. Comment! vous connaissez le docteur Bianchon?

BECDELIÈVRE. Si je le connais!..... c'est mon médecin et mon ami. Il m'a fallu, pour m'en dépêtrer, lui promettre d'aller le retrouver ce soir chez Rachel.

VERDELET. Vous connaissez aussi mademoiselle Rachel?

BECDELIÈVRE. C'est moi qui l'ai fait débiter.

VERDELET. Il connaît Rachel!

BECDELIÈVRE. Elle nous donne aujourd'hui une soirée où Alexandre doit nous lire un drame...

VERDELET. Alexandre!... Quel Alexandre?

BECDELIÈVRE. Alexandre Dumas!... Victor doit y venir.

VERDELET. Quel Victor?

BECDELIÈVRE. Victor Hugo, cela va sans dire: c'est une habitude que nous avons pour nous désigner entre nous.

VERDELET. Tu l'entends, ma fille? Victor tout court; Alexandre tout court!... C'est admirable!...

BECDELIÈVRE. Maintenant que me voilà libre et tout à vous, parlons un peu de nos affaires. A quand la noce?

VERDELET. Parlons d'abord du dîner; quant à la noce, vous savez ce que je vous ai dit. Que vous connaissiez toutes les notabilités de Paris, c'est très-bien; mais ce n'est pas tout: il faut me les faire connaître à moi... A cette condition-là seulement...

BECDELIÈVRE, *à part.* Ah! diable!

VERDELET. Car je ne suis pas un père de comédie à qui on fait accroire tout ce qu'on veut; il me faut des preuves; jusque-là, rien de fait.

BECDELIÈVRE, *avec embarras.* Mon Dieu! rien de plus facile.

VERDELET. Je le crois... Mais je meurs de faim; je rentre dans ce cabinet avec ma fille. Je vous laisse écrire le menu. Songez à vos promesses... il me faut les Alexandre, les Victor, les Alphonse!... car ma fille est à ce prix!

BECDELIÈVRE. On vous les servira. (*Verdelet et sa fille entrent à gauche.*)

## SCÈNE III.

BECDELIÈVRE, *seul.*

Écrire le menu, c'est bientôt dit. (*Il sonne.*)

On a rarement vu un jeune homme dans une perplexité pareille à la mienne, il faut en convenir!... Moi, Anastase Becdelièvre, ancien garçon de salle chez Cassagnol, restaurateur à 22 sous, rue de l'Arbre-Sec, lecteur assidu des journaux de la veille, répandus sur les tables, je suis appelé à Château-Thierry pour y recueillir la succession d'un oncle: la somme de 615 fr... Là, le hasard m'a fait connaître M. Verdelet, riche bourgeois de la ville, et de plus... propriétaire d'une fille charmante. Le brave homme avait la manie des célébrités... Je profite de son faible, et, en lui jetant à la tête tous les noms illustres que j'avais rencontrés par-ci par-là, dans les journaux, je finis par lui persuader que je suis reçu dans la meilleure compagnie; bientôt, il ne peut plus se passer de moi. Je reviens à Paris, il m'accompagne, et il me laisse entendre pendant la route qu'il ne serait pas éloigné de me donner sa fille. Jusque-là tout va bien; mais il exige préalablement que je le présente à toutes mes belles connaissances.

AIR: *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Or, c'est ici que l'embarras commence;  
Embarras grave et qui n'est pas commun;  
Car, de ces noms les plus beaux de la France  
Je sois pendu si j'en connais aucun!  
Si de mes jours j'en ai vu jamais un!  
Parlant toujours de dues et d'excellences,  
Que devenir s'il lui faut faire, hélas!  
Connaitre aussi toutes mes connaissances  
Que je ne connais pas. (*bis.*)

Et cette superbe éducation dont je lui parlais s'est bornée à un séjour de six mois à l'école des Frères, qui ont fini par me chasser, possédant à peine les premiers éléments de l'écriture. Et mon beau-père qui veut que j'écrive le menu... Essayons... il le faut bien. Mais s'il est pressé, je le plains... Et ce garçon qui ne vient pas!... De mon temps on était plus exact que ça. (*Il sonne de nouveau.*)

## SCÈNE IV.

BECDELIÈVRE, AMBROISE.

AMBROISE, *entrant par le fond une liste et plusieurs lettres à la main.* Pardon, Monsieur, de vous avoir fait attendre.

BECDELIÈVRE, *à part, reconnaissant Ambroise.* Ambroise!... mon ancien camarade de chez Cassagnol dont j'ai enlevé la bonne amie!... funeste rencontre!

AMBROISE, *à part.* Tiens!... je connais cette figure-là.

BECDELIÈVRE, *à part.* De l'aplomb! et grâce à mon nouveau costume, il ne me reconnaîtra pas. (*Haut.*) Qu'est-ce que c'est que de me faire sonner vingt fois?

AMBROISE. Monsieur nous excusera, nous avons tant d'affaires aujourd'hui.

BECDELIÈVRE. Quoi donc?

AMBROISE. Monsieur n'a donc pas lu les journaux depuis quelques jours?

BECDELIÈVRE. Pourquoi me demandez-vous ça?

AMBROISE. Parce que Monsieur aurait vu l'annonce. (*Prenant un journal sur la table.*) Justement en voici un... (*Lui désignant un endroit du journal.*) Ici, Monsieur..



BECELIÈVRE, *lisant*. Le banquet annuel des anciens élèves de l'institution Fruit-sec aura lieu le jeudi 8 décembre dans les salons de... etc., on souscrit... etc., etc.

AMBROISE. Oui, Monsieur, c'est un banquet de camarades de collège... car nous sommes tous camarades; mon patron est un Fruit-sec et moi je suis un Fruit-sec aussi.

BECELIÈVRE. Vous avez fait vos classes?

AMBROISE. Toutes; depuis la huitième jusqu'à la philosophie, et je peux me vanter qu'on n'a pas vu beaucoup de classes mieux faites que les miennes. Pas un grain de poussière sur le plancher et les pupitres; comme c'était épousseté!

BECELIÈVRE. Que me parlez-vous d'épousseter? Je vous parle de vos classes que vous me dites avoir faites.

AMBROISE. Sans doute, puisque c'était moi qui les balayais.

BECELIÈVRE, *à part*. Cet imbécile!

AMBROISE. Et c'est en ma qualité d'ancien camarade que j'ai été chargé de dresser la liste des souscripteurs. Voyez-moi ça, comme c'est écrit.

BECELIÈVRE, *regardant*. C'est vous qui avez écrit ça?...

AMBROISE. Oui, Monsieur. Et quel ordre! année par année, depuis les dernières vacances jusqu'à la fondation de la maison.

BECELIÈVRE, *parcourant la liste*. Eh! mais... que vois-je? des noms illustres...

AMBROISE. Je crois bien! Tout ce que nous avons aujourd'hui de célèbre dans Paris, ce sont des Fruits-secs, des généraux, des médecins, des avocats... tous Fruits-secs!...

BECELIÈVRE. Et des banquiers: comment donc? je vois là le nom du plus riche de Paris... celui qui fait de si belles affaires et qui a le premier cuisinier du monde; c'est mon ami.

AMBROISE. Ah! Monsieur est l'ami...

BECELIÈVRE. Du banquier.

AMBROISE. Il était toujours le dernier de sa classe, mais en revanche vous y voyez un prix d'honneur, le prix d'honneur de 1824.

BECELIÈVRE. Ah!...

AMBROISE. Il est aujourd'hui souffleur au théâtre des Funambules, tant il est vrai que l'instruction mène à tout!

BECELIÈVRE. Je ne me trompe pas! le nom d'un ministre!

AMBROISE. Oui, le ministre, c'est un Fruit-sec... je le vois encore, un petit frisé qui était toujours en retenue.

BECELIÈVRE, *à part*. Diable!... un ministre!... des savants!... les plus beaux noms de Paris... Juste, ce que j'ai promis à mon beau-père... ça ferait joliment mon affaire... si je pouvais... (*Haut*.) Ah! ça! où mettez-vous tout ce monde-là?

AMBROISE. Ici, Monsieur, dans cette salle qui communique avec le grand salon, au moyen de cette cloison qui se démonte... Ce qui me fait souvenir que le menuisier de la maison n'est pas encore venu.

BECELIÈVRE, *à part*. Et moi que j'oublie le menu de mon beau-père. (*Haut*.) Dites-moi, où pourrais-je écrire un mot?

AMBROISE, *désignant une porte à droite*. Ici, Monsieur, vous trouverez tout ce qu'il faut.

BECELIÈVRE. Merci. (*À part*.) Je voudrais bien trouver un moyen de me faulxer. (*Il sort à droite*.)

AMBROISE. Et ces lettres que j'oubliais aussi. (*Il en parcourt quelques-unes*.)

## SCÈNE V.

AMBROISE, RABOURDIN, puis BECELIÈVRE.

RABOURDIN, *entrant par le fond*. Garçon! la réunion des anciens élèves de l'institution Fruit-sec?

AMBROISE. C'est ici, Monsieur. (*Le regardant*.) M. Raboudin!

RABOURDIN, *le reconnaissant à son tour*. Ce vieil Ambroise! bonjour mon garçon! (*Il lui serre la main*.)

AMBROISE. Vous, à Paris, quand on disait que vous étiez aux Grandes-Indes!

RABOURDIN. J'en arrive. Tu sais mon histoire: orphelin sans fortune, et sans autres parents qu'une jeune sœur dont l'éducation se faisait en province, j'ai été élevé par la générosité de notre bon et respectable maître. Aussi, dès l'enfance, je m'étais habitué à considérer la pension comme ma patrie et mes camarades comme ma famille. Mes études finies, les histoires de voyages que j'avais lues, le besoin de voir du pays et de courir les aventures, tout cela travaillait dans ma tête... Je m'embarquai... Je pris passage sur un bâtiment qui partait pour les mers du Sud que j'ai parcourues dans tous les sens du pôle à l'équateur. Mais pendant tous mes voyages et sous toutes les latitudes, les souvenirs du collège, de ce collège qu'on maudit quand on y est et qu'on regrette dès qu'on en est sorti, n'ont pas cessé d'occuper ma pensée.

## AIR de la valse de Giselle.

Doux souvenirs d'enfance et de collège!  
Bienheureux temps où la vie est en fleur!  
A vous toujours, à vous le privilège  
De réveiller un écho dans mon cœur!

Au chant du coq, notre écolier se lève,  
Descend en classe et, dormant à moitié,  
Le ciel aidant... et son gradus, achève  
Des vers latins qui tous boitent d'un pié.

D'un rudiment, l'autre illustrant la marge,  
Et de son âme étalant la noirceur,  
De son voisin, à l'encre, fait la charge  
Ou le profil de son vieux professeur!

Vient le dîner, l'appétit l'accompagne,  
Et là chacun arrose sans façons  
D'un petit vin qui n'est pas de Champagne  
Un flageolet qui n'est pas de Soissons.

Vite, au jardin! le tumulte commence!  
Vers le plaisir chacun court éperdu,  
Et l'on choisit, dans son indépendance,  
La balle au pot, ou le cheval fondu!

Les barres sont l'école des Turenne,  
Un noble jeu, qui rend lesté et dispos:  
Jadis, dit-on, l'élève de Brienne  
A ce jeu-là révélait un héros.

La cloche sonne, à l'étude, on décline  
Rosa, rosæ, qui, quæ, quod, hic, hæc, hoc,  
Mais bien souvent la grammaire latine  
Cache un roman de monsieur Paul de Kock!

Voici la nuit, et le quinquet s'allume;  
Vers le dortoir on se met en chemin,  
Et sur des lits qui ne sont pas de plume  
On dort d'un trait jusques au lendemain.

Août arrive, août où l'on dispute  
Ces prix si beaux, au plus digne promis;  
Avec ardeur tous courent à la lutte:  
Tous sont rivaux, et tous restent amis.

Contraste heureux d'un monde sans entrailles,  
Tout est à tous, et la Fraternité,  
Ce mot pompeux écrit sur nos murailles,  
Chez nous du moins est une vérité!

Doux souvenirs, etc.

Si bien que débarqué ce matin au Hâvre, possesseur d'une fortune, fruit de huit années de travaux et de périls, et étant entré au café Laiter pour y déjeuner, je vois dans un journal l'annonce de votre banquet pour aujourd'hui; je laisse là le bifteck qu'on venait de me servir, je ne fais qu'un bond jusqu'au chemin de fer, et me voilà!

AMBROISE. Sans avoir déjeuné...

RABOURDIN. Il est bien question de déjeuner quand il s'agit de revoir tous ses camarades! un surtout: plus qu'un camarade, celui-là, un ami, un ami véritable! Ce brave Paul Morisseau, uni à moi de cette amitié qui ne se forme qu'au collège. Toujours inséparables, entre nous pas de tien ni de mien, tout était en commun, peines, plaisirs, chaussons de pomme et pots de confitures.

AMBROISE. Ce que nous appelions un copin. Sans compter que c'était un élève si studieux! toujours le premier de sa classe! Et à la fin de l'année tous les premiers prix!

AIR: *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

Que de couronnes! que de livres!  
Reliur's superb's avec des tranches d'or!  
Que ça pesait, j'suis sûr, plus de cent livres;  
Et mes epaul's s'en souviennent! encor!  
Car c'était lui, par son travail tenace,  
(Au bout d' mille ans je me l'appellerai,)  
Qui remportait tous les prix de sa classe,  
Et c'était moi qui les portais, (bis.)

RABOURDIN. Vois-tu!... rien que l'idée de l'embrasser... car je ne te demande pas s'il est des nôtres...

AMBROISE. Hélas! non, monsieur.

RABOURDIN. Comment?

AMBROISE. Voilà la seconde année qu'il nous manque. J'ai demandé de ses nouvelles à plusieurs de nos camarades; aucun d'eux n'en avait entendu parler.

RABOURDIN, inquiet. Pauvre Paul!... Est-ce que par hasard?...

AMBROISE. Rassurez-vous, je l'aurais su. J'ai plutôt idée qu'il aura fait comme vous, qu'il aura été chercher fortune!

RABOURDIN. A quoi bon? Fils d'un des plus riches entrepreneurs de Paris, il avait en perspective une position superbe qui suffisait et au delà à son ambition. Au surplus je le saurai, et pas plus tard que demain matin.

AMBROISE, continuant de parcourir ses lettres. Sans compter que ce n'est pas le seul qui nous manque. (Lui montrant le paquet de lettres qu'il tient). En voilà des masses qui s'excusent de ne pouvoir venir.

RABOURDIN. Tant d'absents!... Et quelles raisons donnent-ils?

AMBROISE. Hum! Je crois deviner le vrai motif...; le prix au banquet est un peu élevé et beaucoup de nos camarades...

RABOURDIN. Quelle idée! Ils appartenaient tous en général à des familles riches et au-dessus de pareilles bagatelles.

AMBROISE. Riches... dans ce temps-là; mais pendant votre absence... il s'est passé bien des affaires... en 48.. ce qui a ruiné pas mal de monde!... Moi qui vous parle, j'ai connu des propriétaires qui sont devenus portiers de leurs anciennes maisons; et pas plus tard qu'hier, le menuisier qui travaille pour nous me parlait d'un jeune homme, lauréat de l'Université et bachelier ès-lettres qui s'est fait ouvrier chez lui.

RABOURDIN. Ma foi, je reviens de l'autre monde, mais je ne reviens pas de ma surprise.

BEDELIÈVRE, rentrant, à part. J'ai une idée!...

AMBROISE, qui parcourt plusieurs lettres. Allons, bien! Celui-là aussi qui nous fait faux bond!

RABOURDIN. Qui donc?

AMBROISE. Moutonnet!

BEDELIÈVRE, à part. Moutonnet!

AMBROISE. Vous ne l'avez pas connu; il n'était pas de votre temps...

BEDELIÈVRE, à part. Ah!...

AMBROISE. Moi qui me faisais une si grande fête de le revoir, car il y a plus de dix ans que ça ne m'est arrivé.

BEDELIÈVRE, assis, à part. Qu'est-ce qu'il dit donc là? (Il écoute.)

AMBROISE. On parle de farces! En voilà un farceur! En a-t-il fait, mon Dieu! Et dire que voilà mon tableau dérangé! C'était le seul de son année... Voyez; année 1837!

BEDELIÈVRE, à part. Bon!...

AMBROISE. Je devine. En voyant ma liste, il se sera dit: « Je ne connaîtrai personne, je ne serai connu de personne. » C'est pour cela qu'il n'est pas venu.

RABOURDIN. C'est bien possible.

BEDELIÈVRE, à part. En avant la reconnaissance!... (Se montrant et remettant un papier au garçon.) Tiens, mon garçon!

AMBROISE. Merci, Monsieur... Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc à me regarder comme ça?

BEDELIÈVRE. Ambroise!

AMBROISE. Tiens, il sait mon nom!

BEDELIÈVRE, lui frappant sur le ventre. Est-ce que tu ne te souviens pas de moi?

AMBROISE. Si fait, Monsieur... C'est que je n'osais pas vous dire... Il me semblait vous avoir vu...

BEDELIÈVRE, l'interrompant vivement. Chez le vénérable monsieur Fruit-sec.

AMBROISE. Quoi?... vous seriez?

BEDELIÈVRE. Moutonnet, imbécile! Voilà une heure que je te fais poser...



AMBROISE. Moutonnet!... Mais cette lettre?...

BECDELIÈVRE. C'était une farce.

AMBROISE. Une farce!... Plus de doute, je vous reconnais à présent! Ma foi! celle-là est bonne!

BECDELIÈVRE, à part. Il m'a reconnu! Qu'est-ce que je disais?

RABOURDIN. Mon cher Moutonnet, permets à un camarade, bien que d'une génération différente, de te serrer la main.

BECDELIÈVRE, lui donnant la main, à part. Et lui aussi! Ma foi! c'est plus facile que je ne croyais.

AMBROISE. Ah! mon Dieu! Six heures moins un quart. Et le menuisier qui n'est pas venu démonter cette maudite cloison... Je n'ai que le temps d'y courir.

RABOURDIN. Tu feras bien en passant de donner un coup d'œil à la cuisine. Depuis huit ans que je ne mange que des filets de caïmans et des cloportes fricassés à l'huile de ricin, mon estomac a besoin de se remettre.

AMBROISE. Soyez tranquille, vous aurez un festin de Lucullus.

RABOURDIN, à part. Lucullus! Comme ce drôle-là a profité de nos études!

(Ambroise sort par le fond.)

RABOURDIN, à Becdelièvre. Sois le bienvenu, mon cher Moutonnet, le premier de nos camarades que j'aie revu... Rabourdin... on a dû t'en parler

BECDELIÈVRE. Certainement... et je t'avoue, je vous avoue...

RABOURDIN. Vous... toi... Qu'est-ce que c'est que ces hésitations-là?... J'ai déjà remarqué ça plus d'une fois chez d'anciens condisciples... Que diable! allons-y franchement!

BECDELIÈVRE. Allons-y gaiement!

RABOURDIN. Ici, on se tutoie. Du moment qu'on est Fruit-sec, qu'on ait été ensemble ou non, qu'on soit jeune ou vieux, qu'on soit riche ou pauvre, il n'y a plus de rang, il n'y a plus d'âge, il n'y a plus que des camarades. (Il lui serre la main.)

BECDELIÈVRE, à part. Il a l'air d'un bon diable!

RABOURDIN. Et pour commencer tu te mettras à table à côté de moi.

BECDELIÈVRE, à part. Ah fichtre! et mon beau père! (Haut). Je ne demanderais pas mieux, mais je ne suis pas venu seul, on m'attend là, au n° 7.

RABOURDIN. Je comprends... une partie fine!... toujours farceur!

BECDELIÈVRE. Non, c'est du sérieux... un mariage... mon futur beau-père et sa fille, qui sont dans ce cabinet.

RABOURDIN. Ainsi, tu ne dînerais pas avec nous? Ça serait joli!

## SCÈNE VI.

LES MÊMES; PAPILLON, ÉLÈVE DE SAINT-CYR, CORDIER, MÉDECIN. CAMARADES.

CHOEUR.

AIR : *Beaux jours de notre enfance.*  
(Janot et Colin.)

Beaux jours de notre enfance,  
Vous voilà (bis.) revenus!

Nos cœurs, malgré l'absence,  
Se sont bien (bis.) reconnus.

Tous, entourant Rabourdin. Rabourdin!...  
Tiens, c'est Rabourdin!

(Ils lui serrent la main.)

RABOURDIN. Oui, mes amis, mes camarades, c'est moi, je vous revois, je vous retrouve..... Dubreuil, Chardon, Tricotel, Jaluzeau, tous, jusqu'à ce petit Papillon, que j'ai connu pas plus haut que ça et que je retrouve apprenti maréchal de France.

PAPILLON. Pourquoi pas?

AIR du Ballet des Pierrots.

D'après un illustre moderne,  
En France, nous répète-t-on,  
Chaque soldat, dans sa giberne,  
De maréchal a le bâton.  
Si cet espoir dont on nous berne,  
Amis, n'est pas un vain dicton,  
J'ai déjà gagné la giberne,  
Je peux bien gagner le bâton.

TOUS.

Quand on a gagné la giberne,  
On peut bien gagner le bâton.

RABOURDIN. Et ce vieux Cordier, que je ne voyais pas. (Il lui serre la main.)

CORDIER. Dis : le docteur Cordier.

RABOURDIN. Et depuis quand?

CORDIER. Depuis hier.

AIR de l'Ecu de six francs.

Hier, la nouvelle est récente,  
Le doyen en bonnet carré,  
Après une épreuve brillante,  
M'a dit : « *Dignus es intrare*  
« *In nostro docto corpore.* »  
Ainsi l'espoir, chers camarades,  
M'ouvre en souriant le chemin ;  
Et pour guérir le genre humain  
Je n'attends plus que des malades.

TOUS.

Et pour guérir le genre humain  
Il n'attend plus que des malades.

PAPILLON, à Rabourdin. Mais toi, d'où viens-tu?

RABOURDIN. J'arrive des pays les plus extravagants : du Japon, de la Chine, du Congo! la figure un peu bronzée par le soleil des tropiques; mais le cœur toujours le même. Aussi, en me retrouvant au milieu de toutes ces générations de camarades, au milieu de cette diversité d'âges, de caractères et de conditions venant se fondre dans un sentiment commun, le culte des souvenirs d'enfance... Vrai, c'est bête comme tout; malgré moi les larmes me viennent aux yeux... à moi qui ai vu sans sourciller les douleurs de la reine Pomaré. (Il s'essuie les yeux.)

BECDELIÈVRE, pleurant avec affectation. Hi! hi! hi! (Il s'essuie également les yeux.)

CORDIER. Bonheur bien partagé! Jusqu'à notre doyen d'âge, président-né du banquet, qui, apprenant par Ambroise ton heureuse arrivée, a offert de te céder le fauteuil, ce qui a été adopté par acclamation.

RABOURDIN. Tant d'honneur! mes amis, je suis pénétré... J'accepte, et, comme premier acte de mon autorité, je vous somme de me prêter main-forte.

PAPILLON, *mettant la main sur la poignée de son briquet*. Main-forte ! T'aurait-on insulté ? Ça me regarde ; tu n'as qu'à nommer l'insolent...

RABOURDIN, *souriant*. Voyez-vous le troupié qui cherche une affaire ? Non ! bouillant guerrier ! il ne s'agit pas d'un duel ; il s'agit de notre camarade Moutonnet, ici présent.

TOUS, *entourant Becdelièvre*. Ah ! c'est Moutonnet ! Bonjour, Moutonnet !

RABOURDIN. Calmez ces transports, et apprenez qu'il ne veut pas dîner avec nous.

CORDIER. Serais-tu indisposé ? (*Il veut lui tâter le pouls.*)

RABOURDIN. Voyez-vous le médecin qui cherche des clients. Il n'est pas question de maladie ; il refuse sous le prétexte d'un beau père qui l'attend là au numéro sept. Aidez-moi à le retenir.

TOUS, *se pressant autour de Becdelièvre*. Ah ! Moutonnet ! reste avec nous.

(*Ils continuent leurs instances à voix basse.*)

PAPILLON, *sur le devant de la scène*. Dis donc, Cordier, c'est là ce Moutonnet qui passe pour avoir tant d'esprit.

CORDIER. Il paraît.

PAPILLON. C'est que je ne lui trouve pas l'air spirituel du tout. Et toi ?

CORDIER. Oh ! moi, c'est différent, je lui trouve l'air très-bête.

BECDELIÈVRE, *se dégageant du groupe*. Je vous le répète, mes chers camarades, c'est impossible ! Ce serait faire une malhonnêteté à mon beau-père, qui ne l'est pas encore... à moins pourtant que vous n'arrangiez cela avec lui.

RABOURDIN. Comment ?

BECDELIÈVRE. En lui disant que je suis votre camarade, un Fruit-sec comme vous.

RABOURDIN. Nous ne demandons pas mieux.

BECDELIÈVRE. Ni moi non plus ! (*A part.*) Ça va comme sur des roulettes. (*Haut.*) Justement le voici.

### SCÈNE VII.

LES MÊMES, VERDELET, AMBROISE.

VERDELET, *à Becdelièvre*. Eh bien ! vous ne venez pas ! Nous vous attendons, ma fille et moi. Quels sont ces messieurs ?

RABOURDIN, *saluant*. Monsieur, vous voyez en nous une partie des anciens élèves de l'institution Fruit-sec, réunis pour leur banquet annuel, dont j'ai l'honneur d'être président.

VERDELET. Les élèves de la célèbre institution Fruit-sec !

RABOURDIN. Vous la connaissez !

VERDELET. De nom ; tous les ans, au mois d'août, je voyais dans les journaux : « La maison Fruit sec a soutenu sa vieille réputation : cette année encore elle a obtenu dix-huit nominations au concours général, dont vingt-deux prix et quarante-trois accessits.

RABOURDIN. Eh bien, monsieur, le hasard... ou plutôt notre bonne étoile nous a fait rencontrer ici votre futur gendre, élève, comme nous, de cette institution, et naturellement nous l'avons invité à être des nôtres ; mais lui, avec ce sentiment des convenances qui est le caractère distinctif des anciens Fruits-secs, il a refusé sous le prétexte d'engagement antérieur...

VERDELET. C'est vrai...

RABOURDIN. Mais je viens, au nom de mes camarades et au mien, vous prier...

VERDELET. Comment donc !... (*A Becdelièvre.*) Vous ne m'aviez pas dit.

BECDELIÈVRE. C'est une surprise que je vous ménageais.

RABOURDIN. Du reste, monsieur, si vous voulez jeter les yeux sur la liste des convives, vous verrez qu'il ne se trouvera pas en mauvaise compagnie. (*Il lui présente la liste des souscripteurs.*)

VERDELET. Et mon gendre est le camarade de toutes ces célébrités !

RABOURDIN. Sans doute.

VERDELET. Et il les tuteye ?

RABOURDIN. Parfaitement.

VERDELET, *ravi*. Vous aviez raison, monsieur, bonne société ! excellente société !

RABOURDIN, *d'un air aimable*. Et croyez, monsieur, que nous serions heureux de l'augmenter encore si le règlement ne nous interdisait de recevoir un étranger.

VERDELET. Monsieur, je suis confus. (*A part.*) Il est fort aimable ce jeune homme.

AMBROISE, *entrant par le fond*. Si ces messieurs veulent passer au salon, l'absinthe est servie.

RABOURDIN. Quant à l'absinthe, le règlement n'en parle pas, et si vous voulez, monsieur, nous faire l'amitié d'en accepter un verre.

VERDELET, *hésitant*. Qui ? moi, monsieur ?

RABOURDIN. Vous refusez ?

CORDIER, *s'avançant*. Monsieur est peut-être malade ? (*Il veut lui tâter le pouls.*)

VERDELET. Au contraire, j'accepte. (*A part.*) Je crois que j'en deviendrai fou.

PAPILLON, *se détachant du groupe*. Eh bien ! messieurs, passons au salon.

TOUS. Au salon ! au salon ! (*Tous se disposent à sortir et se rangent pour laisser passer Verdelet le premier.*)

VERDELET. Après vous, messieurs.

PAPILLON. Monsieur, à vous l'honneur !

VERDELET. C'est donc pour vous obéir, militaire. (*A part.*) Ils sont charmants !

*Reprise du Chœur.*

Beaux jours de notre enfance.

(*Tous sortent par la droite excepté Rabourdin.*)

CORDIER, *revenant sur ses pas*. Eh bien, Rabourdin, tu ne viens pas ? Un verre d'absinthe ; ça ouvre l'appétit.

RABOURDIN. Merci, j'ai ce qu'il me faut.

CORDIER. Comme tu voudras. (*Il sort.*)

### SCÈNE VIII.

RABOURDIN, puis PAUL.

RABOURDIN, *seul*. Proposer de l'appétit à un homme qui n'a pas déjeuné ! Amère dérision !... Maintenant que je suis seul, si je préparais quelques couplets que j'improviserais au dessert !... Ça ferait un fier effet...

Buvons, ô mes amis, ô mes chers camarades...

Oui, mais des vers ! le premier, ça va encore...



c'est le second qui est dur à arracher à cause de la rime.

Beaux jours si tôt passés!  
Souvenirs du collège!

Une idée! si je faisais des vers latins, ça n'a pas besoin de rimer, et ce serait joliment de circonstance!...

Tytire, tu patule...

Est-ce que c'est de moi ça? c'est que le latin... j'ai un peu oublié.. d'autant plus que je n'ai jamais bien su. Ah! si Paul était là!... à la pension c'était lui qui me les faisait tous, et, en revanche, je lui cousais ses balles élastiques... Pauvre Paul! où est-il maintenant?

PAUL, *entrant par le fond, veste et casquette d'ouvrier, scie et rabot sous le bras.* Pardon, Monsieur; c'est ici qu'il y a une cloison à démonter?... Que vois-je?

RABOURDIN. Paul!

PAUL. Rabourdin! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*) Toi, de retour!

RABOURDIN. Mais toi sous ces habits! je te dirai comme Don César: « Est-ce un déguisement? »

PAUL. Et moi, je répondrai comme Ruy-Blas: « Non, je suis déguisé, quand je suis autrement. »

RABOURDIN. Comment, cette victime de la révolution dont on me parlait ce matin; ce jeune homme, lauréat de l'Université et bachelier ès-lettres, qui s'était fait menuisier?

PAUL. C'est moi!

RABOURDIN. Mais il te restait des ressources; la brillante éducation que tu avais reçue t'ouvrait toutes les carrières; c'était du moins ce qu'on nous disait au collège.

PAUL. Sans doute, mais toutes les carrières exigent un noviciat plus ou moins long, et la révolution avait tellement fait table rase de mon pauvre patrimoine que je n'avais pas le temps d'attendre. Indifférent aux privations pour moi-même, je devais y être sensible pour ma mère dont j'étais le seul appui, et ce pain que je ne pouvais demander à une profession libérale, je l'ai trouvé dans un métier.

RABOURDIN. Mais encore, un métier, puisque métier il y a, suppose un apprentissage.

PAUL. Le mien était tout fait, et c'est ce qui a décidé mon choix. Tu te rappelles que, dans mon enfance, je passais tous mes jours de congé et toutes mes vacances dans les ateliers de mon père où, à force de jouer avec les outils, j'avais fini par acquérir un véritable talent dans l'art de manier la scie et le rabot. Aussi, lorsque, informé de ma position, un de nos anciens contre-mâtres que mon père avait établi et qui avait souvent admiré ce qu'il appelait mon habileté, vint m'offrir du travail dans sa maison, je n'hésitai pas, et mettant sous mes pieds toute mauvaise honte, j'acceptai franchement, résolument... Et voilà comment ton ami, lauréat de l'Université et bachelier ès-lettres, est devenu ouvrier menuisier.

RABOURDIN. Ouvrier.

PAUL. Et je le dis sans honte.

AIR de la Sentinelle.

L'opinion, dont tu sembles douter,  
Paie à chacun son tribut légitime,  
Et l'ouvrier, qui sait la mériter,  
Trouve toujours sa part dans son estime.  
Adieu nos rêves de vingt ans!  
Rabourdin; mais tu peux, en somme,  
Aujourd'hui comme en tous les temps,  
Serrer la main que je te tends;  
Car c'est la main d'un honnête homme!

RABOURDIN, *vivement.* Je n'en ai jamais douté! (*Il lui serre la main.*) Mais renoncer brusquement à toutes tes habitudes...

PAUL. Je ne regrette rien de ce que j'ai perdu... rien, qu'une femme, mon premier, mon seul amour.

RABOURDIN. Tu étais amoureux...

PAUL. Une jeune fille, en qui je trouvais réunies toutes les convenances d'âge, de caractère et de fortune... mais depuis...

RABOURDIN. Comment! elle t'aurait reproché?...

PAUL. Elle ignore ma condition; elle l'ignorera toujours, car son père m'a défendu de songer à elle, et m'a interdit sa maison.

RABOURDIN. C'est donc un père bien sauvage? Mais les sauvages ça me connaît, j'en ai vu bien d'autres, et je me charge de celui-là. Ah! ça, c'est aujourd'hui le 8 décembre; tous nos camarades sont ici, tu dînes avec nous, n'est-ce pas?

PAUL. Tu n'y songes pas! Non pas que je rougis de mon nouvel état!... Mais par égard pour nos camarades... et avec cet habit...

RABOURDIN. Tu ne le garderas pas longtemps, car, je ne te l'ai pas dit, ma condition n'a pas moins changé que la tienne; et pendant que tu perdais ta fortune, j'ai fait la mienne...

PAUL. Ah! tant mieux!

RABOURDIN. Tant mieux pour nous deux!

PAUL. Comment!...

RABOURDIN. A la pension, n'étions-nous pas copins? Et, sous ce prétexte, n'as-tu pas, pendant dix ans, partagé avec moi pauvre orphelin, élevé par la charité du maître et condamné indéfiniment à des déjeuners de pain sec, tes abricots, tes poires, tes confitures et ces mille petites douceurs que tu rapportais de chez tes parents riches alors? Aujourd'hui, c'est le moment de m'acquitter.

PAUL. Tu ne me dois rien.

RABOURDIN. Je ne te dois rien! Et quand venait le temps des vacances, ce moment si désiré de mes camarades et si redouté de moi, car ils allaient dans leurs familles qui les attendaient... et moi qui n'étais attendu de personne, j'avais le cœur gros en les voyant partir... Eh bien! tu m'as aussi épargné ce chagrin. Tu m'emmenais passer les vacances chez tes parents; ils m'ont rendu cette famille que Dieu m'avait ôtée...

AIR: Simple soldat; né d'obscurs laboureurs.

Bonheur qui ne peut se payer;  
Toi, comme un frère véritable  
Tu m'as fait place à ton foyer,  
Tu m'as fait asseoir à ta table.  
Ah! quand, pour un pareil trésor,  
Par cette amitié que j'atteste

Je t'offre une part de mon or;  
Tu peux m'en croire, c'est encor,  
De nous deux, moi qui suis en reste;  
C'est encor moi qui suis en reste.

PAUL, *se jetant dans ses bras*. Ah! Rabourdin!... mon ami!... merci!... merci!... Mais...  
(*Se remettant de son émotion*.) Si tu ne veux pas me fâcher, plus un mot de cela.

RABOURDIN. Tu refuses?...

PAUL. Oui!... oui!...

RABOURDIN. C'est égal, je ne me tiens pas pour battu... aussi bien, j'ai une autre idée. En attendant, je rejoins nos amis, je vais leur annoncer que tu seras des nôtres... Et je ferai mettre entre nous deux une bouteille d'un petit vin de propriétaire que j'ai acheté au Cap, car c'est encore une chose que je ne t'ai pas dite.

AIR: *Voulant par ses œuvres complètes.*

Du Cap j'arrive en droite ligne:  
Et j'en rapporte un vin du cru,  
Un vin baptisé sous la ligne,  
Seul baptême qu'il ait reçu;  
J'en ai pris sur moi par prudence,  
Et nous boirons ce jus divin  
A cet heureux temps où le vin  
Coulait pour nous en abondance.

(*Parlé.*) Tu te rappelles l'abondance!

(*Achevant l'air.*)

Au temps heureux de l'abondance!

(*Il sort par le fond.*)

### SCÈNE IX.

PAUL, puis VERDE' ET et BECDELIÈVRE.

PAUL, *seul*. Ce brave Rabourdin, toujours bon et dévoué!... Mais non... non... c'est impossible!... hâtons-nous de reprendre mon travail et de tout terminer, avant que les camarades soient ici... Nous disons qu'il s'agit de démonter cette cloison; mais il me faudrait une échelle. (*Regardant au fond.*) Justement, en voici une là-bas.

(*Il disparaît par le fond au moment où Verdelet et Becdelièvre entrent par la droite.*)

VERDELET. J'étouffe!.. je suffoque!.. de l'air!

BECDELIÈVRE. Que diable! remettez-vous.

VERDELET. La joie, l'émotion... me vois-tu, moi Verdelet, mêlé à tout ce que nous avons de plus illustre dans Paris, coudoyant des membres de l'Institut et trinquant avec un ministre.

BECDELIÈVRE. Quand on n'est pas habitué.

VERDELET. Oui, mon ami, le ministre... un ministre a daigné trinquer avec moi!... Ça m'a fait un effet!... ça m'a rappelé le jour où j'ai causé avec Napoléon.

BECDELIÈVRE, *à part*. Il appelle ça causer!

VERDELET. Me voilà lancé, et tout ça grâce à toi!... Décidément je te tutoie, tant pis! Mon ami, mon cher ami, que je suis donc coupable envers toi!

BECDELIÈVRE. En quoi donc?

VERDELET. Faut-il te le dire? Eh bien, je te soupçonnais... il y a tant de gens qui font blanc de leur épée; qui vous disent: J'ai de belles connaissances par-ci, de belles connaissances par-là, et qui, pour changer, n'ont pas plus de connaissances que moi!

BECDELIÈVRE. Comment, vous avez pu penser?...

VERDELET. C'est-à-dire que j'ai été jusqu'à douter que tu eusses fait tes études.

VERDELET. Ah!... qui avait pu vous faire croire?

VERDELET. Tu te rappelles qu'un jour, en me promenant avec toi sur le boulevard, je vis écrit en haut d'un monument public deux mots grecs: *Ludovico Magno*, dont je te demandai l'explication.

BECDELIÈVRE. Eh bien! je vous l'ai donnée; ça veut dire: *Porte Saint-Martin*.

VERDELET. Voilà justement, car depuis, j'ai pris des renseignements, et j'ai découvert que ça voulait dire: *Porte Saint-Denis*.

BECDELIÈVRE, *à part*. Ah! diable! (*Haut.*) Porte Saint-Martin, porte Saint-Denis, c'est toujours une porte.

VERDELET. Sans doute, et d'ailleurs, moi qui viens de te voir au milieu de tous tes camarades de collège... causer familièrement avec eux... à telle enseigne que j'ai fait une remarque...

BECDELIÈVRE, *un peu inquiet*. Laquelle?

VERDELET. C'est qu'ils t'appelaient d'un nom que je ne te connaissais pas... ils t'appelaient Moutonnet.

BECDELIÈVRE, *à part*. Ah! mon Dieu. (*Haut avec embarras.*) C'est un sobriquet que l'on m'avait donné à la pension... à cause de ma ressemblance avec cet animal... pour la douceur.

VERDELET. C'est donc ça! En effet, je me souviens que, moi à l'école, on m'avait surnommé Bouffi; on disait: Tiens, voilà Bouffi... Attrape ça, Bouffi!... Eh bien! ce nom de Moutonnet m'avait mis martel en tête... Que j'étais donc bête!

BECDELIÈVRE. Vous allez trop loin.

PAUL, *paraissant au fond, à part*. Monsieur Verdelet!

VERDELET, *continuant*. Aussi, pour me faire pardonner mes injustes soupçons... dès demain ma fille est à toi.

PAUL, *à part*. Grand Dieu! (*Il disparaît.*)

VERDELET. Et je double la dot que je t'avais promise.

BECDELIÈVRE. Ah! c'est trop!

VERDELET. Eh bien!... je ne la double pas...

BECDELIÈVRE. Je veux dire... trop de bonté.

VERDELET. Ah! c'est égal... je ne la doublerai pas.

### SCÈNE X.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE, *entrant de gauche*. Mon père?...

VERDELET, *allant à elle*. Approchez, ma fille... Je vous présente votre mari.

HENRIETTE, *à part*. Ciel! (*Haut.*) Quoi, mon père!...

VERDELET, *avec bonté*. Tu m'en remercieras plus tard: un homme qui te présentera dans les premiers salons de Paris; car c'est un Fruit-sec. Nous partons demain par le premier convoi, et je vais faire dire à mon domestique de préparer nos malles... Venez, mon gendre... rentrez, ma fille... (*En sortant.*) Un fruit sec!... un fruit sec!... (*Déjà dehors.*) Allons, mon gendre!

BECDELIÈVRE. Voilà! voilà! (*Il sort.*)



## SCÈNE XI.

HENRIETTE, puis PAUL.

HENRIETTE, seule. Un fruit sec... Je n'y comprends rien... mais j'en mourrai.

AIR de Teniers.

Mon pauvre Paul! triste sort que le nôtre!  
 Ah! bannissons des regrets superflus,  
 Dès demain épouse d'un autre,  
 De ce moment je ne m'appartiens plus!  
 Mais aujourd'hui, maîtresse de moi-même,  
 Je peux donner sans infidélité  
 Au souvenir d'un malheureux qui m'aime  
 Mon dernier jour de liberté. (bis.)

Et quoiqu'il soit perdu pour moi, que je ne doive jamais le revoir...

PAUL, entrant, et la reconnaissant. Henriette!

HENRIETTE, le reconnaissant aussi. Paul!

PAUL. Henriette! c'est vous que je vois! (Montrant sa veste.) Et sous cet habit...

HENRIETTE. Ne vous justifiez pas! Malgré la défense de mon père, je n'ai jamais cessé de m'occuper de vous... J'ai appris votre généreux dévouement, et je vous en ai aimé davantage.

PAUL. Qu'entends-je?

HENRIETTE. Dans quel moment devais-je vous retrouver?... Lorsque mon père...

PAUL. Je sais tout.

HENRIETTE. Mais rassurez-vous! dussé-je résister à mon père?... Fallût-il m'enfermer pour la vie dans un couvent...

PAUL. Ah! je suis le plus heureux des hommes! (Il veut tomber à genoux, Henriette, apercevant Rabourdin au fond, l'arrête.)

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, RABOURDIN.

HENRIETTE, avec effroi. Un étranger!

PAUL. Dites un ami!

RABOURDIN. Je comprends tout; mademoiselle est la jeune fille dont tu me parlais ce matin; reconnaissance, saisissement, et tout ce qui s'ensuit...

PAUL. Si tu savais, mon pauvre Rabourdin...

HENRIETTE. Monsieur s'appelle Rabourdin?

RABOURDIN. Oui, mademoiselle!

HENRIETTE. Monsieur n'a-t-il pas eu une parente en pension à Château-Thierry?

RABOURDIN. Ma sœur, Céline Rabourdin, qui a passé quatre ans dans la pension de madame Cormier.

HENRIETTE. Quoi! vous seriez le frère de ma meilleure amie; son frère, Scipion, dont elle me parlait tant?

RABOURDIN. Scipion Rabourdin! C'est moi-même!

HENRIETTE. Elle a dû vous parler de moi.. Henriette... Henriette Verdelet.

RABOURDIN. Dans toutes ses lettres... Une amie... une camarade de ma sœur, ça rentre dans ma spécialité; les camarades de nos sœurs sont nos camarades, et vos intérêts deviennent les miens.

PAUL. Ce brave Rabourdin!

RABOURDIN. Et maintenant que vous êtes

réunis, c'est l'essentiel; il faudra bien que monsieur Verdelet finisse par consentir

HENRIETTE. Il vient d'accorder ma main à un autre.

RABOURDIN. A un autre!... A qui donc?

HENRIETTE. A monsieur Beedelievre.

RABOURDIN. Un drôle de nom.

HENRIETTE. Et il veut que je l'épouse sous prétexte que c'est un fruit sec.

RABOURDIN. Un fruit sec, un camarade... Est-ce que tu as connu un Beedelievre, toi?

PAUL. Non!... Et toi?

RABOURDIN. Ni moi non plus; qu'est-ce que ça signifie?

HENRIETTE, s'approchant de la fenêtre. Au surplus, il est en bas dans la rue qui parle à un commissionnaire... Voyez par cette fenêtre...

RABOURDIN. Ma foi, je suis curieux de voir. (Regardant par la fenêtre.) Moutonnet!...

HENRIETTE. Que dites-vous?

RABOURDIN, revenant au milieu. Je dis qu'il y a ici quelque supercherie que je ne comprends pas encore, mais que je découvrirai, dussé-je (horrible perspective!) faire retarder le dîner jusqu'à minuit! Vous, mademoiselle, rentrez; toi, ne t'éloigne pas, et fiez-vous tous deux à votre ancien camarade... de collège!

ENSEMBLE.

AIR: Amour sacré de la patrie.

Doux souvenirs de notre enfance  
 Inspirez-nous en ce moment!  
 Que par votre heureuse influence,  
 L'imposteur ait son châtiment!

(Henriette sort par la gauche et Paul par le fond.)

## SCÈNE XIII.

RABOURDIN, puis AMBROISE.

RABOURDIN, seul. Il est sûr qu'il y a quelqu'un qu'on trompe ici! Ce Moutonnet qui n'est pas Moutonnet... et moi qui l'ai piloté!... C'est quelque gaucherie de cet imbécille d'Ambroise (Ambroise entre par le fond.) Justement, le voici. Avance, ici, mon drôle. C'est toi qui as reconnu le premier cet individu que tu m'as présenté sous le nom de Moutonnet?

AMBROISE. Reconnu! c'est-à-dire, c'est vous.

RABOURDIN. Toi ou moi, apprend donc que ce n'est pas Moutonnet.

AMBROISE. Vraiment!

RABOURDIN. J'en suis sûr!

AMBROISE. Eh bien! je m'en doutais! En lisant ce menu qu'il a écrit ce matin, j'y ai trouvé des fautes d'orthographe si drôles.... Voyez plutôt: éperlan par un h.

RABOURDIN, regardant le papier. Par une grande h encore!

AMBROISE. C'est trop fort!... éperlan avec un h! Il n'est pas Dieu possible qu'un fruit sec... Il aura confondu avec épinards...

RABOURDIN. Sais-tu ce qui est résulté de là? C'est qu'à l'aide de ce titre, il a enlevé à un de nos camarades la femme qu'il aimait.

AMBROISE. Attendez donc! Ce que vous me dites là me rappelle une histoire qui m'est arrivée à moi-même.

RABOURDIN. Qu'est-ce que c'est?

AMBROISE, *vivement*. Chez Cassagnol, mon premier patron. Oh! ce serait drôle si c'était lui!... un camarade à moi... pas de classe... qui m'a enlevé la petite Tapote... une jeune élève en cuisine... Un jour, elle venait de faire une omelette... je m'en souviendrai toute ma vie!... il me l'a soufflée!...

RABOURDIN. L'omelette?

AMBROISE. Non, Tapote. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, dans ce faux Moutonnet, j'avais cru reconnaître... Mais vous comprenez que quand on n'a vu un homme qu'avec un tablier et une pile d'assiettes, et qu'on le retrouve en frac... Oh! c'est égal, je m'en assurerai, parce qu'alors je demande à avoir ma part dans la chose... et je mets mes poings à votre disposition.

RABOURDIN. Je les accepte.

AMBROISE. Ah! nous allons rire! (*On sonne.*) On y va! — Il n'y a pas moyen d'être tranquille un instant!... (*On sonne encore.*) On y va, mon Dieu, on y va! (*En sortant.*) Au moins ne commencez pas sans moi!...

#### SCÈNE XIV.

RABOURDIN, puis PAPILLON, CORDIER  
ET TOUS LES CAMARADES, puis BECDELIÈVRE.

RABOURDIN. Je ne reviens pas de l'audace de ce malotru. (*Entrent les camarades*)

CHOEUR.

AIR de monsieur Jean, que le festin s'apprête,  
(*Jean de Paris.*)

Dans un instant, notre festin s'apprête;  
De tous les vins on a pris les meilleurs;  
C'est l'amitié qui préside à la fête  
Et satisfait l'estomac et les cœurs.

RABOURDIN. Ah! mes amis, si vous saviez...

PAPILLON. Mon Dieu! qu'as-tu donc? Ce trouble, cette émotion... De quoi s'agit-il?

CORDIER. Cette pâleur... ces symptômes alarmants... Serais-tu malade? (*Il veut lui tâter le pouls.*)

RABOURDIN. Il ne s'agit pas de moi; il s'agit de l'honneur de l'institution.

TOUS. Comment?

RABOURDIN. « Un Grec a pénétré dans les remparts de Troie. »

PAPILLON. Explique-toi.

RABOURDIN. Un intrus, un paltoquet a osé s'introduire parmi nous et déshonorer le nom des *Fruit-sec*.

PAPILLON. Ça demande vengeance, et cette fois... (*Il met la main sur la poignée de son sabre.*)

TOUS. Oui, vengeance!

CORDIER. Vengeance! C'est à merveille; mais de qui nous venger?

RABOURDIN. De Moutonnet.

TOUS. Moutonnet!

RABOURDIN. Apprenez donc... (*Becdelièvre entre de droite en remettant sa bourse dans sa poche.*) C'est lui, silence! (*Il les emmène dans un coin du théâtre, et leur parle à voix basse pendant l'aparté suivant.*)

BECDELIÈVRE, *à la cantonade*. Quand je te répète que j'ai déjà donné! Vois plutôt la liste, j'y suis pour quarante francs (*Descendant en scène sans voir les camarades*). Ah! tout n'est pas rose dans le métier de camarade! Souscription pour un camarade malheureux; souscription pour la caisse de secours... sans parler du prix du banquet...

RABOURDIN, *bas aux camarades*. Vous m'avez compris? attention! (*Haut.*) Ah!

TOUS LES INVITÉS. Ah!!...

BECDELIÈVRE. Hein! quoi donc? Le rôti est brûlé?

RABOURDIN, *se levant*. Il s'agit bien du rôti, quand le dîner lui-même est en question!

BECDELIÈVRE, *effrayé*. Comment, on ne dînerait pas! Il ne manquerait plus que cela! Mais enfin pourquoi?

RABOURDIN. Tu n'es pas sans avoir entendu parler de l'institution *Sarbacane*?

BECDELIÈVRE. *Sarbacane!* (*A part.*) Qu'est-ce que ça peut être? (*Haut.*) Comment donc, très-souvent.

RABOURDIN. Les *Sarbacane*, les éternels ennemis des *Fruit-secs*, leurs rivaux au concours général, si bien que notre inimitié était passée en proverbe: c'était Rome et Carthage.

BECDELIÈVRE, *à part*. Carthage!... encore quelque pension!...

RABOURDIN. Et les générations ont conservé le souvenir d'une grande bataille à coups de dictionnaires; c'est ce qu'on appela la bataille de Cannes.

BECDELIÈVRE, *à part*. La bataille des cannes!

RABOURDIN. Eh! bien, mon ami, cette haine a survécu au temps du collège. Les anciens *Sarbacane* ayant appris que nous avons un banquet annuel, en ont organisé un à l'instar du nôtre.

BECDELIÈVRE. Faut-il être bête!

RABOURDIN. Et ils veulent s'emparer de la salle qui nous est destinée et dîner avec nos propres couverts.

BECDELIÈVRE. Avec nos couverts propres?...

RABOURDIN. Tu comprends que c'est une insulte qu'il faut venger, non plus à coups de dictionnaires, mais à coups d'épée.

BECDELIÈVRE. Comment, tu veux que nous recommencions la bataille des cannes à coups d'épée?

RABOURDIN. Nos camarades le voulaient, mais je m'y suis opposé.

BECDELIÈVRE. C'est une bonne idée. (*A part.*) Il m'a fait une peur...

RABOURDIN. Mes amis, leur ai-je dit, à quoi bon exposer tant d'existences précieuses, lorsque nous avons, dans l'antiquité, tant d'exemples de guerres terminées par le dévouement d'un seul: Achille seul contre Hector, Turnus seul contre Énée; sans parler des Horaces qui étaient trois, et des quatre fils Aymon qui étaient cinq en comptant le cheval.

BECDELIÈVRE, *à part*. Où diable veut-il aller, avec son cheval?...

RABOURDIN, *continuant*. Choisissons un champion qui défende l'honneur de tous!... Là-dessus, tumulte général, chacun prétendant à l'honneur de se dévouer pour ses camarades.



## AIR de la Chercheuse d'esprit.

Il fallut s'accorder,  
Et pour calmer l'orage  
Recourir au suffrage;  
Il vient de décider.  
Cette suprême loi  
A nommé le plus digne,  
Et c'est... honneur insigne...

ENSEMBLE.

C'est toi!

TOUS.

C'est toi.

BECDELIÈVRE.

Quoi? moi!

BECDELIÈVRE, effrayé. Moi!

RABOURDIN. Toi, Moutonnet! la meilleure lame de nous tous; le plus fort de la salle d'armes; toi qui boutonuais le professeur lequel, encore aujourd'hui, ne parle qu'avec admiration de son élève Moutonnet.

BECDELIÈVRE, à part. Le maudit nom que j'ai été prendre là!

RABOURDIN, après avoir jeté les yeux sur le papier. Quant à nos adversaires, ils nous ont notifié le nom de leur champion.

BECDELIÈVRE, très-inquiet. Et ce champion c'est?

RABOURDIN. C'est un nommé Grisier.

BECDELIÈVRE, dont la frayeur est au comble. Grisier! le premier maître d'armes de Paris!

RABOURDIN, tranquillement. Il paraît que c'est un Sarbacane. J'espère que tu as de la chance.

BECDELIÈVRE, à part. Il appelle ça de la chance.

RABOURDIN. Heureux Moutonnet! Élu de tes camarades, ton sort fait bien des jaloux. Tu vas, comme Décius, te dévouer pour eux et fournir à nos neveux une matière de discours latin « *Ut declamatio fias.* »

BECDELIÈVRE. Mais permets donc...

RABOURDIN. Nous te laissons, quoi que nul de nous ne soit inquiet du résultat... Si tu as quelques dispositions à faire, nous t'accordons dix minutes, et dans un quart d'heure...

BECDELIÈVRE. Comment? avant le potage?...

RABOURDIN. Puisque c'est pour dîner...

CORDIER, lui prenant la main. Au reste, sois tranquille, si tu es blessé, je te soignerai.

PAPILLON, lui prenant l'autre main. Si tu es tué, je te vengerai.

RABOURDIN.

## AIR de Gastibelza.

Reste seul, un moment;  
Rassemble tout ton courage;  
Mais, avant, je t'engage  
A faire ton testament.

(Reprise.)

## SCÈNE XV.

BECDELIÈVRE, seul.

Mon testament! c'est-à-dire que dans dix minutes! . . . Et je serais assez bête pour les attendre! Il faut sortir d'ici à tout prix; je trouverai bien un prétexte pour expliquer ma disparition à mon beau-père... Mais comment m'échap-

per? Il faut traverser le grand salon, et ils vont me reconnaître; ils seraient capables de dire que j'ai peur... Si je pouvais... quelle idée! (Il relève dans son dos les basques de son habit, prend une serviette sur la pile qui est sur la table, se la met autour du corps, et, s'emparant d'une pile d'assiettes, se trouve ainsi transformé en garçon restaurateur). Comme ça, on ne me reconnaîtra pas, et je pourrai passer. (Il se dirige vers le fond).

## SCÈNE XVI.

BECDELIÈVRE, AMBROISE.

AMBROISE, au fond, tenant aussi une pile d'assiettes. Que vois-je? un nouveau garçon! (Le regardant avec attention). Mais je ne me trompe pas! . . . le tablier... la pile d'assiettes... c'est Becdelièvre!.. (Il va déposer ses assiettes sur une étagère.)

BECDELIÈVRE, à part. Tout est perdu!

AMBROISE. Becdelièvre, que je n'avais pas reconnu ce matin, à cause de ce changement de costume.

BECDELIÈVRE. Je ne suis pas à mon aise du tout!

AMBROISE. Ah! c'est toi qui t'introduis dans des sociétés honnêtes sous un faux nom!..

BECDELIÈVRE, dans le plus grand embarras. Monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez dire!

AMBROISE. Ah! tu veux continuer la plaisanterie! Attends! attends! (Retroussant ses manches.) Nous avons un petit compte à régler, mon gaillard! Ah! tu me subtilises ma bonne amie, et tu crois qu'il n'en sera que ça!

BECDELIÈVRE, tenant toujours sa pile d'assiettes. Mais, c'est une lâcheté! Je n'ai pas les mains libres!

AMBROISE. C'est justement pour ça!

BECDELIÈVRE. Comment, misérable, tu abuserais...

AMBROISE. Très-bien! (Il se met à poursuivre Becdelièvre qui se sauve autour des tables).

BECDELIÈVRE. Au secours!.. à l'assassin!

AMBROISE, le poursuivant toujours. Ah! tu peux crier tant que tu voudras (Il continue à poursuivre Becdelièvre qui continue à se sauver, mais en passant près d'un meuble, il y heurte sa pile d'assiettes qui tombe à terre et se brise avec fracas). Ah! je te tiens! (Il le saisit au collet; dans la lutte, la serviette que Becdelièvre avait devant lui a disparu et les basques de son habit sont retombées).

## SCÈNE XVII.

BECDELIÈVRE ET AMBROISE, RABOURDIN, PAPILLON, CORDIER, ET LES AUTRES CAMARADES accourant au bruit; puis VERDELET.

CHOEUR.

## AIR de Vallace.

Quel bruit épouvantable?  
Veut-on s'assassiner?  
Ou casse-t-on la table  
Au moment du dîner?

RABOURDIN. Quel est ce vacarme, bon Dieu?

AMBROISE, *tendant toujours Becdelièvre*. Ne faites pas attention; c'est une vieille dette: le temps de lui donner une volée.

RABOURDIN. Attenter aux jours d'un des nôtres! tu n'en as pas le droit (*Prenant Becdelièvre de l'autre côté*.) Il ne s'appartient pas; sa vie est à nous. Viens, Moutonnet, on t'attend; viens mourir pour tes camarades.

TOUS, *entourant Becdelièvre*. Viens! viens! Moutonnet!

BECDELIÈVRE, *se dégageant*. Je demande à faire des révélations.

RABOURDIN. Qu'est-ce à dire? (*Verdelet paraît et s'arrête à la porte du fond*.)

BECDELIÈVRE. C'est-à-dire que je ne suis pas votre camarade, que je ne l'ai jamais été.

RABOURDIN, *jouant l'étonnement*. Est-il possible?

VERDELET, *qui est resté au fond*. Qu'entends-je?

AMBROISE. Et la preuve, c'est que c'est un ancien garçon de salle de chez Cassagnol, restaurateur, et qui répond au nom ridicule de Becdelièvre.

TOUS, *riant*. Becdelièvre!

VERDELET. Un garçon restaurateur! Plus d'alliance, plus de mariage entre nous!

BECDELIÈVRE. Eh bien! me voilà sans place!.. me voilà sur le macadam!

RABOURDIN. Il suffit que vous ayez porté pendant cinq minutes, fût-ce par une usurpation, le titre de Fruit-sec, pour que notre protection vous soit acquise. (*Il écrit au crayon quelques lignes sur ses tablettes, dont il détache une page qu'il remet à Becdelièvre*.) Ce mot à un de nos camarades!

BECDELIÈVRE. Au ministre! (*Il sort en courant*.)

RABOURDIN. Non, à quelqu'un qui le placera selon ses mérites...

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, PAUL, puis HENRIETTE.

(*Paul entre par le fond; il est vêtu en habit noir*.)

RABOURDIN, *montrant Paul qui entre*. Quant au ministre, c'est d'un véritable camarade que je lui ai parlé.

VERDELET. Qu'est-ce que cela veut dire? M. Morisseau!... (*Henriette entr'ouvre la porte du cabinet*.)

PAUL, *à Rabourdin*. Que le ministre, à ta recommandation, vient de me nommer secrétaire de son cabinet.

HENRIETTE, *à part*. Que dit-il?

VERDELET. Secrétaire du ministre!

RABOURDIN. Du ministre, qui m'a chargé de vous inviter à un grand dîner qu'il donne samedi, auquel assistera tout le conseil.

VERDELET. Je dînerais avec les ministres!... tous les ministres!... (*À Paul*.) Ma fille est à toi!... Tant pis! je te tutoie...

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, BECDELIÈVRE, *entrant par le fond, vêtu en marmilon, tablier, veste et béret blancs, et apportant une vaste soupière d'argent*.

BECDELIÈVRE. Ces messieurs sont servis!

TOUS. Becdelièvre!

BECDELIÈVRE. Oui, messieurs; ce camarade auquel M. Rabourdin m'avait recommandé, c'était le chef de l'établissement, et cette place que j'ai obtenue, c'est une place aux fourneaux, (*à Ambroise*) où, quoi que tu en dises, je suis toujours ton camarade.

TOUS. A table! à table!

RABOURDIN. C'est-à-dire au réfectoire.

CORDIER. Les petits les premiers, comme à la pension!

RABOURDIN. Plus de ces distinctions-là!

VAUDEVILLE.

AIR : *N'viens pas m' voir, sur le soir*.

Les petits et les grands,

Chacun se place

À la classe;

Ici mêlez vos rangs,

Les petits et les grands.

(*Reprise en Chœur*.)

VERDELET.

Pauvre ignorant! que n'ai-je,

Disait monsieur Jourdain,

Mes dix ans et soudain

Le fouet qu'on donne au collège.

(*Reprise de l'Ensemble*.)

PAUL.

Bienheureux privilège!

Le monde où nous vivons

Produit des liaisons;

On n'a d'amis qu'au collège.

(*Reprise*.)

AMBROISE.

Mais, autre privilège

Fait pour les marmitons,

Le temps des liaisons

Date pour moi du collège

(*Il fait le geste de remuer une casserole*.)

BECDELIÈVRE.

Parfois dans l'officine,

En faisant un gratin,

Je lâche du latin,

Mais du latin de cuisine.

(*Reprise*.)

RABOURDIN.

(*Au public*.)

Les auteurs de l'ouvrage

Sont deux anciens Fruit-sec;

Ils l'auraient fait en grec

S'ils l'avaient su davantage.

Ecoliers de tous rangs

La pièce

Est à votre adresse.

Menez-y vos enfants,

Les petits et les grands.

ENSEMBLE.

Ecoliers de tous rangs,

La pièce

Est à votre adresse.

Menez-y vos enfants,

Les petits et les grands.

